

## Histoire de la Philosophie,

PAR LE RÉV. M. DESAUVIERS.

2<sup>ÈME</sup> LEÇURE.

(Suite et fin.)

Avant d'arriver à développer les idées et la doctrine de St. Thomas sur la philosophie, le savant Lecteur dit quelques mots sur l'ensemble des notions que l'on comprenait, au moyen-âge, sous le nom de cette science, et sur la marche que l'on croyait devoir suivre dans l'étude que l'on en faisait.

La philosophie était alors considérée dans sa plus large acception ; on la regardait comme la science des principes qui régissent tous les êtres, quels qu'ils soient ; et cette science, qui s'adressait ainsi à tous les êtres spirituels et matériels, avait un double objet, soit qu'elle s'occupât des premiers principes qui s'appliquent plus spécialement à chacune des sciences prises en particulier.

Et en effet, quand on étudie les êtres, ou bien on peut les considérer en général dans leurs premiers principes, dans les rapports qu'ils ont entre eux, et enfin dans l'ordre suivant lequel ils sont subordonnés les uns aux autres ; ceci est la science générale des êtres.

Ou bien l'on peut considérer les êtres pris en particulier, suivant leur genre et leurs espèces différentes.

Enfin, l'on peut encore s'attacher à une autre étude qui a les rapports les plus intimes avec les deux précédentes : c'est l'étude des opérations même de l'esprit, en vertu desquelles il parvient à la connaissance générale et particulière des êtres, des rapports et des diversités qu'ils nous révèlent.

La considération même de ces êtres en général, de leur essence, de leurs substances, de tout ce qui les caractérise et les distingue les uns des autres, comme causes et comme effet, comme substances et comme accidents, c'est la science générale que l'on appelle l'ontologie.

L'étude des êtres, prise en particulier, nous amène à diviser nos observations et autant qu'il y a d'espèces d'êtres différents ; ainsi l'Être infini et les êtres finis, spirituels et matériels, causes premières et causes secondes ; de là, ces grandes sciences qui se rapportent à Dieu, au monde qui nous environne, et enfin à nous-mêmes en tant qu'êtres intelligents ; de là trois grandes divisions que l'on retrouve dans la philosophie des siècles religieux.

La science de Dieu, ou la Théodicée.

La science du monde considéré en lui-même, c'est la physique ; le monde considéré dans ses lois générales, ce sont les mathématiques.

La science de l'âme considérée en elle-même dans ses facultés et ses opérations, c'est la psychologie ; de plus, l'âme considérée dans ses rapports avec la règle suprême du bien, c'est la morale.

Enfin, la science qui est destinée à diriger l'âme dans ses perceptions, dans la recherche et la découverte de la vérité ; de plus, l'exposition et la démonstration de la vérité : c'est l'art de penser, c'est ce qu'on appelle la logique.

Telles étaient les différentes parties que renfermait la philosophie du moyen-âge ; maintenant il nous reste à parler de la marche que l'on suivait dans l'étude de cette vaste science.

Quelques philosophes, considérant que la philosophie était la science générale des êtres, ont pensé, de nos jours, qu'il fallait avant tout remonter à cette partie de la science qui traite des êtres en général, et des principes qui s'y rapportent universellement, et ainsi commencer par l'ontologie, puis continuer par les autres sciences suivant l'excellence de leur objet, et ne traiter de la science de l'âme et ensuite de la science du raisonnement que suivant la place que leur objet tient dans l'ordre hiérarchique des êtres et des facultés.

D'autres, enfin, ont pensé que l'homme devait commencer par prendre, pour point de départ, l'étude de son âme avant d'aborder tout autre sujet, et de ne traiter du raisonnement que suivant la place qu'il a vis-à-vis des autres facultés ; ainsi ont procédé les philosophes écossais et la plupart des éclectiques du 19<sup>e</sup> siècle.

Or, l'on dit que c'est là l'une des gloires de la science au moyen-âge d'avoir indiqué, dès l'abord, l'ordre véritable qu'il faut suivre et auquel on revient presque généralement aujourd'hui après avoir voulu s'en écarter : c'est de commencer toute philosophie par l'étude de la science du raisonnement ; et il nous est d'autant moins difficile de justifier cette marche de la science scolastique, qu'après avoir essayé de procéder autrement, nos savants modernes en sont revenus à convenir que c'était là la vraie méthode, la plus efficace et la plus convenable.

Les chefs des écoles philosophiques modernes, après vingt ou trente années d'enseignement, ont exprimé publiquement, de la manière la plus forte et la plus éloquente, leurs regrets d'avoir suivi une autre marche ; et c'est ce que nous pouvons voir dans les derniers travaux de MM. Cousin, Jouffroy, Emile Saisset et Jules Simon ; il faut donc commencer avant tout par la logique.

Ici l'éminent Lecteur cita l'une des comparaisons que l'on peut donner pour faire comprendre la légitimité de la méthode scolastique, et l'erreur de ceux qui, principalement dans les derniers temps, ont voulu d'abord suivre une autre marche.

On suppose qu'un savant philosophe ontologiste va se promener dans une forêt ; au milieu de ses méditations scientifiques, il rencontre un bûcheron qui, armé d'une hache, coupe le bois et abat des arbres avec cette rapidité et cette habileté que donne l'exercice d'un métier.

Or, le savant est l'un de ceux qui pensent que l'on doit procéder dans les sciences en commençant par l'ontologie, et puis ensuite par chaque objet, suivant son importance respective ; et en voyant ce bûcheron, il est pris de la noble ambition de mettre l'art de couper le bois au niveau des progrès de la science et en harmonie avec l'ensemble des industries et des connaissances humaines, telles que les enseigne la vraie philosophie.

Mais avant tout, il procède avec méthode, et il interroge le bûcheron : il lui demande comment il s'y prend pour couper son bois. Le bûcheron lui répond qu'il tient fortement sa hache, qu'il l'a dirigée avec le soin convenable, et qu'ensuite il prend le bois pour le mettre en œuvre.

Ici, le savant voit que c'est une méthode arriérée, et il gémit d'abord en reconnaissant que la vieille influence scolastique s'est répandue jusqu'au milieu des forêts ;